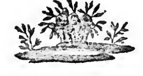
L'AMOUR FILIAL,

OPÉRA EN UN ACTE.

Par C. A. DEMOUSTIER.

> La tendre fille est toujours bonne mère.
> Le tendre fils est toujours bon époux.





A PARIS.

Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique et d'Estampes, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Jacobins, n°. 70, et au Théâtre de la rue Feydeau;

Et chez les citoyens DENNÉ et CHARON, Passage de la rue Feydeau.

L'an Second de la République.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARMAND, vieux Guerrier, Père de Félix.	VALIÈRE.
GERMON, vieux Guerrier, Père de Louise.	JULIET.
FELIX.	GAVAUX.
LOUISE.	La Cne. SCIO.

La Scène en Suisse, près de Nefeld.

AVERTISSEMENT.

Au moment où l'on imprime cet Ouvrage, il est à sa cent quatrième Représentation. Il doit ce succès aux graces naïves de la Musique et au jeu naturel des Acteurs. Je me fais un plaisir de rendre publiquement cette justice à leur zèle et à leurs talens.

L'AMOUR FILIAL.

Le Théâtre représente, dans le lointain, les montagnes de la Suisse; plus près, des montagnes moins élevées. A droite, une petite cabanne dont on voit l'intérieur; au milieu du Théâtre, un arbre qui ombrage un banc et une table de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, *endormi sous l'arbre.* FÉLIX.

FÉLIX.

Il dort encore. Que son sommeil est paisible! Mon père, tu souris! Peut-être tu songes à moi; ou plutôt tu médites quelque bonne action : ainsi l'honnête-homme jouit, même en songe, et du bien qu'il a fait, et du bien qu'il veut faire.

Il l'observe de plus près.

Comme la joie anime son front serein! comme le zéphir caresse ses cheveux blancs! je vais les couronner de fleurs. En s'éveillant, il les sentira sur son front; je sourirai, il s'attendrira, et nous nous embrasserons.

Il chante en cueillant des fleurs et formant une couronne.

N°. 1.

Jeunes amans, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre Bergère.
L'Amour, par de tendres faveurs,
Vous en promet le doux salaire.
Plein d'un espoir encore plus doux,
Dès que le Soleil nous éclaire,
Je cueille des fleurs, comme vous,
Pour parer le front de mon père.

Il le couronne.

2.

Votre main, au bord des ruisseaux,
Prépare des lits de fougère;
Vous arrondissez des berceaux
Pour servir d'asyle au mystère.
Comme vous, de ces arbrisseaux
Je courbe la tige légère,
(Il forme un berceau sur la tête du vieillard.)
Et de leurs flexibles rameaux
J'ombrage le front de mon père.

3.

En accourant à son réveil,
Vous tremblez : que va-t-elle dire ?
En sortant des bras du sommeil,
Mon père tu vas me sourire.

(Armand se réveille, apperçoit son fils et lui tend les bras.

Vous lui ravissez quelquefois
Un baiser qu'ignore sa mère.
Moi, chaque matin, je reçois
Le premier baiser de mon père.

(Il l'embrasse.)

ARMAND.

Bon jour, mon cher Félix, bon jour. Ce cher enfant! toujours gai, toujours espiègle....

Il se débarrasse des fleurs.

toujours bon fils!

En voyant la couronne.

FÉLIX.

Toujours tendre père!... Mais comme vous êtes frais et merveil!

ARMAND.

Que veux-tu, mon ami : je suis vieux et pauvre, mais je suis heureux. C'est ici, près de Néfeld, que j'ai combattu il y a aujourd'hui trente-sept ans. C'est-là que couvert de blessures dont je porte les cicatrices, je fut laissé pour mort; c'est au bord de ce ruisseau qu'un jeune soldat me secourut et périt peut-être victime de son humanité : un parti ennemi vint l'attaquer; il m'avait sauvé la vie; je ne pus défendre la sienne. Les ennemis le poursuivirent loin de moi.... s'il a succombé, je me reproche sa mort ; s'il vit encore, ma reconnoissance ne sait où le trouver : voilà mon unique chagrin. Du reste, je vis content. Tu est venu fonder notre cabanne sur le champ de bataille. J'y suis libre et j'espère y vieillir encore. Mon ami, rien ne fortifie tant un vieux guerrier que l'air de la gloire et de la Liberté.

FÉLIX.

Ah! mon père, puissiez-vous le respirer long-tems! votre bonheur fera le mieu.

ARMAND.

Mon cher Félix, je connais ta tendresse pour ton père, tu connois la sienne pour toi. Aimer son père, en être aimé ; c'est un grand bonheur sans doute; mais à ton âge, mon ami, ce bonheur-là ne suffit pas.

FÉLIX.

Mon Père, vous avez nourri mon enfance, élevé ma jeunesse, formé mon cœur, éclairé mon esprit. Je jouis des beautés de la Nature que vous m'avez fait connaître, du charme des vertus que vous m'avez inspiré; le brave, le vertueux Armand est mon père; mon frère, mon ami, que peut-il manquer a mon bonheur?

ARMAND.

Une épouse.

FÉLIX, *tendrement.*

Vous croyez?

ARMAND.

Une femme est une amie
Dont l'esprit, dont la douceur,
Dont le commerce enchanteur
Font le charme de la vie.

FÉLIX.

Un bon père est un ami
Qui nous guide et nous éclaire.
Ah! quel ami sur la terre,
Peut-on chérir comme lui!

ARMAND.

Si l'amitié suffit à la vieillesse,
A la jeunesse il faut un peu d'amour.

FÉLIX.

O mon ami! payez-moi de retour:
Votre amitié suffit à ma jeunesse.

ARMAND.

Tu m'aimes. Si le Ciel t'accorde des enfans,
Leurs sentimens seront les mêmes.
{ Ils t'aimeront.....

FÉLIX, *ému.*

{ Ils m'aimeront.....

ARMAND, *vivement.*

Comme tu m'aimes.

Tendrement.

Et leur mère;

FÉLIX, *plus ému.*

Eh bien?... leur mère...

ARMAND, *avec feu.*

Peins-toi son amour vertueux:
Son bonheur sera de te plaire;
Ton devoir sera d'être heureux.

Félix se trouble.

Qu'en penses-tu?.....

FÉLIX, *attendri.*

Après un silence.

. . . . Hélas ! mon père,
Je crois que l'amour le plus doux

Ensemble. { Est celui que je sens pour vous.
ARMAND, *le serrant dans ses bras.*
Mon fils, que cet aveu m'est doux !

FÉLIX.

Mais il est déjà grand jour. Je vais cueillir des fruits pour notre premier repas. Ce dôme de verdure sera la salle du festin ; ce gazon, la table ; et vous mon père, la compagnie. Je ne réponds pas que le repas soit magnique, mais je réponds bien de l'amitié des convives.

SCÈNE II.

ARMAND, *seul.*

Il étend sur la table une natte de jonc et place quelques corbeilles.

Ce cher enfant, comme il m'aime ! Je plains bien ceux qui ne connaissent point ce bonheur-là !

AIR.

Que je suis heureux d'être père!
Mon fils est mon consolateur.
Jusques à mon heure dernière
Mon cher fils fera mon bonheur ;
Sa main fermera ma paupière.
Que je suis heureux d'être père !

Précieuse félicité,
Doux plaisir de se voir renaître,
Tout charme secret me pénètre
D'une céleste volupté !
Que je suis heureux d'être père, etc.

Mais qu'apperçois-je là-bas ? une femme ! Est-elle jolie ?... elle approche... je vais savoir à quoi m'en tenir.

SCENE III.

LOUISE, ARMAND.

DUO.

LOUISE, *arrivant précipitamment.*

Ah ! bon vieillard,
Ah ! prenez part
A ma douleur ! . . .

ARMAND, *à part.*

Qu'elle est gentille !

LOUISE.

Par amitié,
Prenez pitié
Du chagrin d'une pauvre fille.

ARMAND.

Parlez, parlez, ma pauvre fille.

LOUISE.

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Qu'il est heureux, ce voyageur !

LOUISE, *avec impatience.*

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Vous l'aimez donc ?

LOUISE.

Plus que moi-même.

ARMAND, *riant.*

Ah ! c'est l'innocence elle-même.

LOUISE.

Ne riez point de ma douleur.
On perd, hélas ! tout son bonheur,
Quand on perd celui que l'on aime.

ARMAND, *gaîment.*

Je sais qu'on perd tout son bonheur,
Quand on perd celui qu'on aime.

ARMAND.

Calmez-vous, mon enfant ; je viens de le voir passer.

LOUISE.

Comment était-il vêtu ?

ARMAND, *embarrassé.*

Mais... il avait, je crois, un habit... un habit...

LOUISE.

Rouge ?

ARMAND.

Précisément.

LOUISE.

Vous me rendez la vie ! De quel côté a-t-il tourné ses pas ?

ARMAND.

Vers cette colline.

LOUISE.

Adieu ; je le suis.

ARMAND, *l'arrêtant.*

Vous ne pourrez jamais le rejoindre, car il courait d'un train !...

LOUISE, *tristement.*

Il courait ?... Ce n'est pas lui.

ARMAND.

En effet, le moyen de courir quand on s'éloigne de vous !

LOUISE.

Ce n'est pas-là la raison, mais c'est qu'il a une jambe de bois.

ARMAND.

Et vous l'aimez ?

LOUISE.

Il ne m'en est que plus cher : c'est la suite d'une blessure honorable qu'il a reçue autrefois.

ARMAND.

Autrefois ? Mais il n'est donc pas jeune ?

LOUISE.

Il a soixante ans.

ARMAND.

Ce n'est donc pas votre amant ?

LOUISE, *baissant les yeux.*

Courrais-je après lui ? et ne devinez-vous pas que c'est mon père ?

ARMAND, *attendri.*

Votre père ? Qu'il est heureux ! Ah ! je connais ce bonheur-là... mais êtes-vous sûre qu'il soit dans ces montagnes ?

LOUISE.

S'il n'y est pas encore, il ne peut tarder d'arriver.

ARMAND.

Cette pauvre enfant !... vous paraissez excédée de fatigue ; reposez-vous. Votre père passera par ici, car nous sommes sur le chemin de la montagne. Entrez dans ma cabanne ; prenez un peu de repos ; je veillerai pour vous.

LOUISE.

J'y consens ; car je succombe de lassitude ; mais promettez-moi de m'éveiller dès que vous appercevrez mon père.

ARMAND *la faisant asseoir dans la cabanne.*

Oui, mon enfant, je vous le promets. Cette cabanne n'est pas brillante ; mais elle renferme deux trésors bien rares.

LOUISE.

Deux trésors ?

ARMAND.

Oui, l'innocence et la vertu.

Il sort.

SCENE IV.

ARMAND *sur la scène*, LOUISE *dans la cabanne.*

ARMAND.

AH mon cher Félix, voilà bien l'épouse qui te conviendrait. L'amour filial a commencé ton bonheur ; l'amour conjugal l'acheverait. Deux époux vertueux, unissant leurs vertus, sont doublement heureux... Allons le chercher.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

LOUISE *seule dans la cabanne.*

TRIO.

Mes yeux se ferment malgré moi...
Mon père, je suis loin de toi : ....
Mais le sommeil me rendra ton image,

Elle s'endort.

SCÈNE VI.

LOUISE *endormie dans la cabanne,*

FÉLIX *portant un panier de fruits et préparant le déjeûné.*

ARMAND, *entrant un instant après lui et l'observant.*

FÉLIX.

L'amitié va, sous cet ombrage,
Présider à notre repas.

ARMAND, *à part, en riant.*

C'est l'amour qui, sous cet ombrage,
Fera les honneurs du repas.

FÉLIX *entrant dans la cabanne pour chercher son père.*

Mon père .... Ciel ! ....

ARMAND, *à part.*

Il est pris.

FÉLIX

Que d'appas.

ARMAND *le surprenant.*

Eh bien, mon ami, que t'en semble ?

FÉLIX.

Mais.....

ARMAND.

Tu rougis ?

FÉLIX *rougissant.*

Point du tout.

ARMAND *lui prenant la main.*

Ta main tremble.

FÉLIX *tremblant.*

Non.

ARMAND, *souriant.*

Puis-je encor suffire à ton bonheur ?

FÉLIX *regardant tour-à-tour son père et Louise.*

Oui... vous pouvez suffire à mon bonheur.

ARMAND.

Vois, que de graces, de candeur ?

FÉLIX *agité.*

Par pitié, ménagez mon cœur ;
Vous le déchirez !

ARMAND.

Je l'éclaire.

LOUISE, *endormie.*

Mon père !

FÉLIX, *à Armand.*

Elle appelle son Père !

LOUISE, *tendant les bras.*

Mon père, ne me quittez pas.

FÉLIX, *à Armand.*

A son Père elle tend les bras !

ARMAND, *gaîment.*

C'est à toi qu'elle tend les bras.

LOUISE.

Pourquoi me quitter ? je vous aime.

FÉLIX.

Je vous aime !

ARMAND, *à Félix.*

Je vous aime !
Que de douceur dans ce mot-là !

FÉLIX, *mettant la main sur son cœur.*
Ah! comme sa voix répond là!

LOUISE, *agitée.*
Il me fuit! qui me le rendra?...

FÉLIX, *s'approchant de Louise.*
L'amour vous le ramenera.

LOUISE.
Le croyez-vous?

FÉLIX.
Quel trouble extrême!...
A Armand.
Elle répond!

LOUISE, *tendant les bras.*
Mon père, vous voilà!...
Elle touche Félix, et s'éveille.
Ah!
Elle se lève précipitamment.

FÉLIX.
Rassurez-vous, daignez m'entendre!

LOUISE, *effrayée.*
Non.

FELIX.
Ecoutez-moi.

LOUISE, *plus faiblement.*
Non.

ARMAND, *à part, gaîment.*
Elle l'écoutera!

FÉLIX.
Vous regrettez un Père tendre :
Restez dans cet heureux séjour,
Et je pourrai bien vous le rendre.
Il montre son père.

LOUISE.
Oui, je regrette un père tendre,
Je payerai du plus tendre amour
Celui qui pourra me le rendre.

ARMAND, *à part.*
Leurs cœurs commence à s'entendre.
A leur âge, en parlant d'amour,
Il est aisé de s'y méprendre.

LOUISE.
Généreux étrangers, je ne vous connais que depuis un instant; et j'aurais déja peine à vous quitter, si ce n'était pour chercher mon père.

LOUISE.

Je ne bois jamais de vin.

ARMAND.

Une petite pointe fortifie le cœur, et le vôtre en a, je crois, besoin dans ce moment.

LOUISE, *troublée.*

Point du tout.

ARMAND.

D'ailleurs, c'est mon fils qui vous le versera, et vous pouvez compter sur sa discrétion.

LOUISE.

Sur sa discrétion!

FÉLIX, *tendrement.*

En douteriez-vous?

LOUISE, *à Armand.*

Allons, je m'en rapporte à lui... où plutôt à vous.

ARMAND, *à part.*

Je crois que je ne ferai pas mal d'être un peu long-tems à trouver cette bouteille. *Haut.* Adieu, mes enfans.

SCENE VII.

LOUISE, FÉLIX

LOUISE.

COMME il vous aime, votre père!

FÉLIX.

Et comme il est payé de retour!

LOUISE.

J'en peux dire autant du mien.... (*tristement.*) Et votre mère?.....

FÉLIX, *attendri.*

Et la vôtre?

LOUISE.

Hélas!

FÉLIX.

Je vous entends.

LOUISE, *pleurant.*

Les malheureux se devinent.....

FELIX.

Et s'aiment.....

LOUISE, *pleurant.*

Ah! pardonnez-moi les pleurs que je vous fais répandre. Personne moins que moi ne voudrait vous causer du chagrin.

FÉLIX.

Ces larmes-là sont douces, et sur-tout quand elles sont partagées.

LOUISE.

Vous me le faites éprouver.

DUO.

FÉLIX et LOUISE.

Ma mère au printems de sa vie

FÉLIX

Mourut.

LOUISE.

Mourut.

Ensemble.

En me donnant le jour.

Chacun à part.

Ah! quelle étrange sympathie!
Même malheur et même amour.

FÉLIX.

Mon père, en regrettant une épouse fidèle,
Hérita de l'amour que j'aurais eu pour elle.
Ce sentiment, jusqu'à ce jour,
A fait le bonheur de ma vie.

LOUISE, *à part.*

Ah! quelle douce sympatie!
Même bonheur et même amour.

Haut.

Mais peut-être bientôt la vieillesse ennemie
Va d'un père chéri me priver sans retour:
Ah! cette crainte empoisonne ma vie.

FÉLIX, *à part.*

Ah! quelle tendre sympathie!
Mêmes craintes et même amour.

Ensemble.

Grand Dieu! si je perdais mon père,

LOUISE.

Je serais seule sur la terre.

FÉLIX.

Je languirais seul sur la terre.
Encor, si j'avais une sœur!

LOUISE.

Encore, si j'avais un frère!

FÉLIX.

Elle partagerait le poids de ma douleur.

LOUISE.

Il me soulagerait du poids de ma douleur.

FÉLIX.

Ah! que n'êtes-vous ma sœur !

LOUISE.

Ah! que n'êtes-vous mon frère!

Ensemble.

Oui, si vous perdez votre père.

LOUISE.

Louise sera votre sœur.

FÉLIX.

Félix sera votre frère.

LOUISE.

Je me sens déjà votre sœur.

FÉLIX.

Je me sens déjà votre frère.
Ma tendre sœur !

LOUISE.

Mon tendre frère !

SCÈNE VIII.

LOUISE, FÉLIX, *à table.*
ARMAND, *une bouteille à la main.*

ARMAND, *à part, les voyant prêts à s'embrasser.*

A MERVEILLE! avertissons-les charitablement.

Il tousse, et crie de loin:

Heum! Heum! patience! voilà que j'arrive.

à Louise, gaîment.

Pardonnez-moi, Mademoiselle de m'être fait attendre.

LOUISE.

Attendre? au contraire.

ARMAND.

C'est que cette bouteille était si bien cachée, qu'il m'a

fallu remuer près d'un cent de fagots pour la déterrer, et cette besogne m'a tenu plus d'un gros quart-d'heure.

FELIX, *à Louise.*

Un quart-d'heure, auriez-vous cru cela?

LOUISE.

Pas plus que vous!

ARMAND, *débouchant la bouteille.*

Je ne sais, Mademoiselle, si vous aurez été contente de ce jeune homme.

LOUISE.

Assurément.

ARMAND.

C'est que pour faire sa cour aux Dames, il n'a pas encore un certain jargon.

LOUISE.

Ah! tant mieux!

ARMAND.

Il a l'esprit et le cœur tout neufs.

LOUISE.

C'est un défaut malheureusement bien rare.

ARMAND.

Et puis il n'est pas naturellement jovial.

FÉLIX.

Eh! mon Père.....

ARMAND, *regardant les yeux de Louise.*

Tenez, je gage qu'il ne vous a pas fait rire.

LOUISE, *troublée.*

La confiance vaut mieux que la gaieté.

ARMAND.

Eh-bien! moi, à son âge, j'aurais fait rire les treize-Cantons.

Remettant la bouteille à Félix, qui sert.

Ceci me rappelle encore ma bonne humeur.

Ils boivent.

Allons, mes enfans, je bois à votre voyage.

LOUISE, *vivement.*

N'en serez-vous pas?

ARMAND.

Tenez, ma belle enfant, quoique je n'aie pas une jambe de bois, moi, je sens bien que je n'ai plus mes jambes de quinze

quinze ans. Ma cabanne est sur le chemin de la montagne; je ferai mieux, je crois, d'attendre ici votre Père, tandis que vous irez le chercher là-haut avec mon fils.

LOUISE.

Mais, seule avec un jeune homme?.....

ARMAND.

Oh! je vous réponds de sa circonspection; je suis sa caution auprès de vous. Il est digne de votre confiance, et je crois même que vous ne la lui avez pas tout-à-fait refusée.

LOUISE, *hésitant.*

Mais.....

ARMAND, *l'interrompant.*

TRIO.

ARMAND.

ALLONS, donnez-lui le bras,
Pour vous remettre en voyage.

FÉLIX.

Allons, donnez-moi le bras,
Pour vous remettre en voyage.

LOUISE.

Allons, donnez-moi le bras,
Pour me remettre en voyage.

ARMAND.

L'Amitié conduira vos pas.

LOUISE.

L'Amitié conduira nos pas.

FÉLIX, *à part.*

Amour, daigne guider nos pas.

Ensemble.

Allons, donnez- lui / moi le bras,

L'Amitié conduira vos / nos pas.

ARMAND, *à Louise.*

Si vous ne rencontrez pas
Votre père dans le voyage,
Que vers mon petit hermitage
L'Amitié ramène vos pas.

LOUISE.

Vers votre petit hermitage
L'Amitié conduira mes pas

Ensemble.

Allons, donnez lui/moi le bras,
Pour vous/me remettre en voyage.
Allons, donnez lui/moi le bras;
L'Amitié conduira vos/nos pas.

Ils s'éloignent; Armand les rappelle.

ARMAND, *à part à Félix.*

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage.

ARMAND.

Ne vous fatiguez pas, adieu.
De tems en tems, à l'abri du feuillage,
Sur le gazon reposez-vous un peu.

LOUISE, FÉLIX.

De tems en temps, à l'abri du feuillage,
Nous nous reposerons un peu.

ARMAND, *à part.*

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage.

Tous trois.

Allons, donnez- lui/moi le br[illegible]
Pour vous/me remettre en voyage;
Allons, donnez- lui/moi le bras,
L'amitié conduira nos pas.

Tandis que les enfans s'éloignent, et qu'Armand rentre dans sa cabanne, Germon arrive au pied de la montagne.

SCÈNE IX.

GERMON, *seul, ayant une jambe de bois, et s'appuyant sur un bâton.*

Tout accablé que je suis de fatigue et d'inquiétude, je me sens ranimer a l'aspect de ces lieux. C'est ici que j'ai remporté ma première victoire; c'est ici que, par une bonne action, j'ai acquis le premier de tous les biens, l'estime de soi-même. On peut être indigent; mais jamais pauvre avec ce bien-là... Mais il en est un autre que mon cœur regrette: Louise, ma cher Louise!... C'est ma faute aussi!... j'ai voulu parcourir seul ces montagnes, j'ai voulu faire le jeune homme, et j'ai perdu le soutien de ma vieillesse... Elle souffrira peut-être de fatigue et de besoin, tan-dis que moi-même, affaibli par l'âge et la faim... Reposons-nous.

Il s'assied sous l'arbre, et voit le repas servi.

Mais, que vois-je? un repas préparé!... ainsi le Ciel ne laisse jamais une bonne action sans récompense: c'est ici que j'ai fait le bien; c'est ici que le bien s'offre à moi.

Gaîment.

Ma foi, profitons-en.

Il mange avidement.

Voilà des fruits délicieux... Comment donc! et du vin?

Il boit.

Mais c'est qu'il est excellent.

SCENE X.

ARMAND, GERMON.

ARMAND, *à part, sortant de la cabanne.*

Que voi-je?

GERMON.

Mais excellent! c'est dommage en vérité de boire seul ce vin là...

ARMAND, *à part, regardant sa jambe.*

C'est lui!

GERMON.

Et de n'avoir pas un ami pour trinquer avec lui.

ARMAND.

Eh! c'est vous! soyez le bien-venu; je vous attendais avec impatience.

GERMON, *se levant avec surprise.*

Moi?

ARMAND.

Vous.

GERMON, *gaîment.*

En ce cas, trinquons ensemble.

ARMAND, *s'asseyant.*

Volontiers.

GERMON.

Pardon, si je me suis mis seul à table; mais, en vérité, je ne me doutais pas que vous m'attendiez.

ARMAND.

Mon fils est allé vous chercher.

GERMON, *tristement.*

Vous avez un fils? Ah! ne le quitté jamais.

ARMAND.

Je l'aime trop pour le quitter.

GERMON.

Et lui?

ARMAND.

Il me chérit autant que votre fille vous aime.

GERMON.

Que ma fille!... comment savez-vous?

ARMAND.

Elle était ici tout-à-l'heure.

GERMON.

Ciel!

ARMAND.

Vous occupez sa place.

GERMON.

Et où est-elle maintenant ?

ARMAND.

Elle vous cherche avec mon fils.

GERMON, *vivement.*

Avec votre fil *!*

ARMAND.

Oui, un garçon sage comme moi, qui suis grenadier depuis quarante ans : il vous la ramenera.

GERMON.

Bientôt ?

ARMAND.

Dans une heure, peut-être.

GERMON, *tristement.*

Dans une heure *!*

ARMAND.

Allons, buvez un coup pour prendre patience.

Il verse.

Cela fait couler le temps.

GERMON, *gaîment.*

Oui, le vin et l'amour.

ARMAND.

Quand à l'amour, je crois que c'est pour nous l'histoire ancienne.

GERMON.

C'est à présent le tour de nos enfans.

ARMAND.

Eh bien ! mon fils prétend, lui, n'être amoureux que de son Pere.

GERMON.

Et ma fille, ne me jure-t-elle pas sans cesse que sa tendresse pour moi suffit à son bonheur ?

Ensemble.

Ces chers enfans *!*

ARMAND.

En honneur, mon fils m'édifie; il vaut mieux que moi, sans vanité.

GERMON.

Et ma fille donc, ne me fait-elle pas faire des réflexions sur mes petites fredaines?

ARMAND.

La bonne conduite des enfans n'est que trop souvent la la leçon des Pères.

COUPLETS.

QUAND j'avais l'âge de mon fils,
A mon Père j'étais soumis.
J'aimais, j'honorais sa vieillesse;
Mais mon cœur mettait de côté
Un peu d'amour pour la Beauté.
J'ai bien payé tribut à la tendresse.....
Lorsque j'en avais le moyen;
Mais à mon fils je n'en dis rien,
Je n'en dis rien.

GERMON.

Vous faites bien.

GERMON.

Moi, voici mon raisonnement:
Puisqu'on doit chérir tendrement
Ceux à qui l'on doit la lumière,
Ne négligeons point les amours;
Ils sont les auteurs de nos jours.
J'ai bien brûlé de l'encens à Cythère...
Lorsque j'en avais le moyen:
Mais ma Louise n'en sait rien.

ARMAND.

Vous faites bien.

GERMON.

Des brunes, j'étais amoureux.

ARMAND.

Les blondes me convenaient mieux.

Ensemble.

J'aimais les unes et les autres.

GERMON, *attendri.*

Quels souvenirs délicieux !

ARMAND, *de même.*

Les larmes m'en viennent aux yeux ?

GERMON.

Vous me direz vos exploits.

ARMAND.

Vous les votres.

Ensemble.

Mais entre nous cet entretien :
Que nos enfans n'en sachent rien !

SCENE XI.

ARMAND, GERMON, *sur le devant de la scène.*

FÉLIX, *paroissant sur la montagne, et appercevant* GERMON *avec son Père.* LOUISE, *arrivant un moment après lui.*

FELIX, *appellant.*

Louise !

ARMAND, *écoutant.*

J'entends la voix de mon fils.

GERMON.

Et ma fille ?

ARMAND.

Elle est avec lui.

GERMON, *regardant.*

Je ne l'apperçois pas.

ARMAND, *écoutant.*

Paix donc !

FÉLIX, *appellant.*

Louise !

ARMAND.

Il l'appelle.

LOUISE, *sans être vue.*

Félix !

GERMON.

Elle répond !

LOUISE, *approchant sans être vue.*

Félix... !....

FÉLIX.

Accourez donc !

LOUISE.

LOUISE, *arrivant essoufflée sur la montagne.*

Avez-vous vu mon père ?

FÉLIX, *le lui montrant de loin.*

Le voici.

GERMON et ARMAND, *la voyant paraître.*

La voici !

Germon, soutenu par Armand, court vers sa fille et trébuche à chaque pas.

LOUISE, *se précipite vers son père et tombe à plusieurs reprises.*

FELIX, *la porte jusques dans ses bras.*

ARMAND, *montrant ce tableau à Félix.*

Comme ils sont heureux, mon ami !

FÉLIX, *dans les bras d'Armand.*

Eh ! ne le sommes-nous pas aussi ?

GERMON.

Que de bonheur à-la-fois ! je retrouve ma fille, et je contemple auprès d'elle ces lieux témoins de mes premiers combats.

ARMAND.

Camarade, il y a long-tems que vous avez combattu pour la première fois ?

GERMON.

Il y a aujourd'hui trente-sept ans.

ARMAND, *vivement.*

Trente-sept ans ! serait-ce à la bataille Néfeld ?

GERMON.

J'y combattais à la place même où nous sommes.

ARMAND.

Et moi à vingt pas d'ici.

GERMON.

Je vois encore l'ordre, le plan et la marche de la bataille... Ecoutez ceci, mes enfans; et quand vous jouissez des douceurs de la liberté, n'oubliez jamais que vous la devez au sang de vos Pères...... Les ennemis étaient campés sur le penchant de cette colline : leur aile gauche s'étendait le long de ces rochers.

ARMAND.

Justement : près de la vallée, s'avançoit notre corps de bataille; là, notre aile droite; ici le corps de réserve.

GERMON, *vivement*

Précisément.... j'en étais le sergent.

ARMAND, *ôtant son chapeau.*

Sergent! et moi caporal.

GERMON, *ôtant son chapeau et montrant les enfans.*

Caporal!.... Voilà des enfans de braves gens.

ARMAND.

Oui! braves! Cependant le nombre nous accabla, et nous fûmes contraints de plier au premier choc; moi-même je tombai mourant.

GERMON.

Oui, mais le corps de réserve était là.

ARMAND.

Il fut notre sauveur.

GERMON, *avec feu.*

A qui le dites-vous?... à la vue de nos frères terrassés, la fureur nous transporte; nous tombons comme la foudre; tout cède, tout se disperse, tout s'anéantit devant nous; mais les corps de nos ennemis amoncelés embarrassent nos pas, favorisent la retraite des fuyards, et la multitude des morts sauve le reste des vivants.

ARMAND, *transporté de joie.*

Je vois encore tout cela. Vous me rajeunissez de trente-sept-ans!

GERMON, *se mettant en garde.*

J'en renversai quatorze à ma part.

ARMAND.

Quatorze!....... Et moi donc!...... si je n'eusse pas été blessé.

GERMON.

Mais je fis mieux encore.

ARMAND.

Mieux ! comment ?

GERMON.

Là, je sauvai la vie d'un compatriote

ARMAND.

Jeune ?

GERMON.

De vingt ans.

ARMAND, *vivement.*

Et c'est là ?....

GERMON.

Que j'étanchai le sang qui sortait de sa poitrine, et qu'un peloton d'ennemis me surprit et me poursuivit jusqu'aux montagnes.

ARMAND, *à part.*

C'est lui !

GERMON.

Je fus blessé.

ARMAND.

Blessé !....

GERMON.

Oui ; mais en récompense, depuis ce temps, pour prix de mes exploits, j'ai l'honneur de porter une jambe de bois.

ARMAND, *se jettant dans ses bras.*

Mon cher libérateur !

GERMON, FÉLIX, LOUISE.

Ciel !

ARMAND.

Ce jeune homme... cette blessure mortelle.....

GERMON.

Eh bien !

ARMAND, *découvrant sa poitrine.*

Reconnoissez la cicatrice.

GERMON, *vivement.*

Oui, je la reconnois... laissez-moi la considérer... mes larmes m'empêchent de la voir. (*Ils s'embrassent.*) Mon brave camarade.

FELIX.

Hélas ! pourquoi faut-il que le salut de mon père vous coûte si cher !

GERMON.

Mon ami, la vie d'un honnête homme ne coûte jamais ce qu'elle vaut.

ARMAND.

Mais cette infirmité.....

GERMON.

Est pour moi une source de jouissances continuelles, puisque je ne puis faire un pas sans me rappeler que j'ai eu le bonheur de sauver mon concitoyen et mon ami.

ARMAND.

Oui, votre ami inséparable ! Mon existence est à vous; je l'attache à la vôtre, et vous suivrai jusqu'a la mort. Hélas ? pour la première fois, je regrette les dons de la fortune. Si le sort m'en eût favorisé, avec qu'elle joie je les eusse partagés !

GERMON.

Eh ! mon ami, ne sommes-nous pas assez riches l'un et l'autre avec ces deux trésors ?

Il montre les enfans.

ARMAND.

Il est vrai.

FÉLIX.

Eh bien ! pour doubler votre fortune, unissez vos richesses.

LOUISE, *à part.*

Ah !

ARMAND, *à part à Germon.*

Mais comment nous y prendre ?

GERMON, *à part à Louise.*

Ma Louise, que me conseilles-tu !... Eh bien! mon enfant tu dis donc que !...

LOUISE.

J'imagine un moyen.

FELIX.

Quel est-il?

LOUISE.

Si nous pouvions élever notre cabanne à côté de la vôtre?

ARMAND.

Nous formerions un treizième Canton.

GERMON.

gaîment.

Oui, nous en serons les fondateurs. Pour vous, mes enfans, la suite vous regarde.

ARMAND.

En conséquence,

VAUDEVILLE.

Mes chers enfans, unissez-vous,
Vous serez heureux, je l'espère.
La tendre fille est toujours bonne mère,
Le tendre fils est toujours bon époux.
De votre amitié conjugale
Naîtront de jeunes successeurs
Qui vous feront éprouver les douceurs
De la piété filiale. *bis.*

GERMON

En hiver ainsi qu'au printems,
Le bonheur naît de la tendresse:
L'homme à vingt-ans adore sa maîtresse,
A soixante ans il chérit ses enfans.
Par les premiers feux qu'il exhale,
L'amour enivre notre cœur:
Sont-ils éteints, il fait notre bonheur
Par la piété filiale. *bis.*

LOUISE et FÉLIX.

Sous deux vénérables ormeaux
Qui les couvrent de leur feuillage,
Deux rejetons à-peu-près du même âge,
En s'élevant unissent leurs rameaux.
A la tendresse conjugale

Vous prêtez votre ombre aujourd'hui;
Vous trouverez quelque jour un appui
Dans la piété filiale. *bis.*

LOUISE, *au Public.*

De la Vertu, sans ornement
On doit toujours peindre l'image.
Ne cherchez point d'esprit dans cet ouvrage,
Il n'est dicté que par le sentiment.
Pour en pratiquer la morale,
Embrassez vos parens ce soir,
Et par amour remplissez le devoir
De la piété filiale. *bis.*

FIN.